L'axe Rome-Paris et la campagne pour le « *Blocco latino* » dans *Le Nouveau Siècle* : l'action géopolitique de Georges Valois et du Faisceau (1926-1927)

Emmanuel Mattiato

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9227>

DOI : 10.4000/cdlm.9227

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 151-171

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Emmanuel Mattiato, « L'axe Rome-Paris et la campagne pour le « *Blocco latino* » dans *Le Nouveau Siècle* : l'action géopolitique de Georges Valois et du Faisceau (1926-1927) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9227> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.9227>

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

© Tous droits réservés

L'axe Rome-Paris et la campagne pour le « *Blocco latino* » dans *Le Nouveau Siècle* : l'action géopolitique de Georges Valois et du Faisceau (1926-1927)

Emmanuel Mattiato

- 1 Plus de soixante-dix ans après sa mort, conséquence de sa détention au camp de concentration de Bergen-Belsen, on est en droit de s'interroger sur l'héritage de Georges Valois, de son vrai nom Georges Gressent. En effet, l'homme et son œuvre sont pratiquement tombés dans l'oubli, abstraction faite de la réédition de son autobiographie¹ et des rares recherches scientifiques qui lui ont été tardivement consacrées, en particulier par Yves Guchet, Allen Douglas, Samuel Kalman ou Olivier Dard². Pourtant, Valois ne fut pas simplement le fondateur du Faisceau, premier mouvement français explicitement fasciste, mais aussi l'un des inspirateurs discrets du mouvement intellectuel protéiforme dit des « anticonformistes des années 30 »³. Et bien plus que cela, par ses efforts visant à créer une élite technocratique et par sa proximité avec les cercles du pouvoir économique et politique français (poursuivant de la sorte une tradition bien enracinée dans les coulisses de l'Action française, d'où il provient⁴), il s'insère dans la plus vaste histoire du corporatisme et préfigure en quelque sorte le prototype de l'intellectuel planiste, si caractéristique des années 1930, hostile tant au libre-échange dérégulé qu'au communisme alors en pleine expansion⁵.
- 2 L'importance qui a été donnée au thème du bloc latin dans les pages du quotidien *Le Nouveau Siècle*, l'organe du Faisceau, semble justifier que l'on analyse de près cette campagne autour de la latinité⁶. On peut généralement déplorer le peu d'attention prêtée par les chercheurs à cette publication qui, plus qu'un organe de parti, fut conçue comme un quotidien à grand tirage d'une grande richesse thématique : à la fois parce qu'elle recèle des textes importants et jamais regroupés, pour la plupart, dans des

publications ultérieures, et parce qu'elle héberge des articles écrits par des figures de proue des débats politiques des années 1930 à l'après-guerre (Philippe Barrès, Jacques Arthuys, Philippe Lamour, André Thérive, Joseph Delteil, Jacques Debû-Bridel, Henriette Charasson, Pierre Winter, Marcel Bucard etc.). La plupart sont des vétérans de 14-18. Beaucoup sont d'anciens de l'AF. D'aucuns rejoindront la Résistance, puis le gaullisme ; d'autres évolueront vers des positions internationalistes ; d'autres encore deviendront, au contraire, de zélés collaborateurs de l'occupant nazi.

- 3 La campagne pour le « Bloc latin », qui bat son plein en octobre-novembre 1926, est conçue comme *praxis* politique et, bien plus, comme élaboration savante d'un *mythe politique* au sens sorélien, en vue de la conquête espérée du pouvoir ; car Georges Sorel, plus encore que Mussolini, apparaît comme le véritable mentor de Georges Valois. En effet, dès sa jeunesse, ce dernier fréquente Sorel et médite son œuvre. Comme dans le cas de Curzio Malaparte en Italie, on ne comprend ses évolutions politiques qu'à l'aune du syndicalisme révolutionnaire. Ce sont bien cette stratégie théorisée par Sorel ou Édouard Berth et l'utopisme social hérité du socialisme du XIX^e siècle qui constituent le fil rouge reliant le Valois anarchiste du début de siècle au Valois monarchiste de 1906 et au-delà. De même qu'il serait aujourd'hui vain d'opposer un Charles Péguy socialiste à un Péguy catholique, de même est-il absurde de compartimenter strictement les phases politiques de Valois : anarchiste et socialiste révolutionnaire jusqu'en 1906 ; puis monarchiste jusqu'à sa rupture retentissante avec Charles Maurras en 1925, suite à la fondation du Faisceau⁷ ; puis critique acharné du fascisme à partir de 1928, au point que sa maison d'édition devient l'une des tribunes de l'antifascisme des *fuorusciti* parisiens. Et que penser de son évolution vers le syndicalisme « républicain » puis libertaire (surtout après 1932), qui éclaire son adhésion à la résistance sous l'occupation, acte politique s'il en est, qui lui vaudra d'être interrogé par Klaus Barbie puis déporté ?
- 4 Sans avoir la prétention de reconstituer le très complexe « puzzle Valois », il s'agira plus modestement d'étudier la genèse et le mûrissement de l'idée fédératrice de latinité, entendue comme mythe politique capable de rassembler des hommes au-dessus des partis, car tel était, de l'avis de son fondateur, le sens profond du Faisceau : aussi, tous les Français devaient-ils unir leurs forces contre la haute finance, quelles que fussent leur confession religieuse et leur sensibilité politique d'origine ; en d'autres termes, on ressuscitait l'Union sacrée (cette référence n'est pas anodine si l'on songe que le Faisceau est créé par des vétérans de la Grande Guerre et qu'il reste, particulièrement à ses débuts, lié aux associations d'anciens combattants, tout en leur faisant une sévère concurrence⁸) ; une « Union » dirigée non plus contre des « hordes » pangermanistes mais contre un nouvel ennemi autrement plus puissant : les grandes banques mondiales et le « capital apatride ».
- 5 Avant de reconstituer les phases de développement de la campagne pour la latinité conduite dans *Le Nouveau Siècle*, organe du Faisceau, il reste à poser les deux axes de notre argumentation : dans un premier temps, et brièvement, nous préciserons en quoi cette union latine, bien qu'elle n'ait pas été théorisée organiquement par Valois auparavant, est bien présente dans ses œuvres de jeunesse, dans la mesure où elle est l'un des chevaux de la bataille culturelle lancée dès l'origine par l'Action française, mouvement politique au sein duquel Valois a milité le plus durablement (près d'une vingtaine d'années). Dans un second temps, il s'agira de détailler l'expression de l'idée latine une fois qu'il prend ses distances avec l'AF et fonde le Faisceau.

Le discours de la latinité avant Le Faisceau

- 6 Georges Valois et son collaborateur Jacques Arthuys lancent l'hebdomadaire *Le Nouveau Siècle* le 25 février 1925, à destination surtout des anciens combattants. Initialement, Valois, tout en prenant ses distances avec les monarchistes, appartient toujours au comité directeur d'Action française et poursuit sa collaboration avec le quotidien homonyme. De fait, il ne présente sa démission à Maurras qu'à la mi-octobre. Le Faisceau est alors symboliquement fondé le 11 novembre et *Le Nouveau Siècle* franchit une étape significative en devenant quotidien à partir du 7 décembre 1925. Il est important de noter que l'organe du Faisceau est alors financé par des magnats de l'industrie, de la finance et de la presse françaises : François Coty⁹, Eugène Mathon, Serge André ou encore Auguste Cazeneuve (beau-père d'Arthuys), pour n'en citer que quelques-uns¹⁰ ; la participation du machiavélique Jean Hennessy, millionnaire proche de la gauche cartelliste et proto-européiste, a été aussi évoquée, même si – en dépit d'une prédilection pour l'œuvre de Proudhon et d'un attachement à la stabilité monétaire qui le rapprochent de Valois – elle semble aujourd'hui sujette à caution¹¹.
- 7 Les succès du Faisceau sont fulgurants au cours de sa première année d'existence, le but de son fondateur étant la conquête rapide de l'État. Le mouvement entend s'emparer du pouvoir non en conduisant des expéditions violentes et anticomunistes, comme le firent au contraire résolument les *squadristi* italiens, mais en menant surtout une action métapolitique et en structurant une nouvelle élite destinée à s'emparer du pouvoir lorsque s'effondrerait d'elle-même la République, qu'il juge gangrénée par le parlementarisme et fragilisée par une politique monétaire aberrante¹². À ce point de la réflexion, il importe de souligner cette particularité du fascisme français : à savoir l'extrême attention portée aux problèmes financiers, car Valois, outre sa prédilection pour les questions idéologiques et sociales, était aussi un économiste respecté, tenant de la stabilité monétaire et du franc-or¹³. Là réside sans doute l'une des faiblesses qui expliquent l'insuccès final de son projet « fasciste » : il est probable, en effet, que ces questions hautement techniques aient pu freiner une adhésion de masse au Faisceau, celui-ci comptant certes plusieurs dizaines de milliers d'adhérents-légionnaires dans ses premiers mois de vie. Toutefois, les chances de s'emparer du pouvoir s'évanouissent lorsque le nouveau gouvernement Poincaré parvient à stabiliser durablement le franc durant l'été 1926¹⁴. Ce fait, auquel s'ajoutent une hémorragie des légionnaires en uniforme bleu et un épuisement des ressources financières, accélère le déclin puis la disparition du Faisceau.
- 8 La latinité n'est pas un concept central parmi les journalistes militants du *Nouveau Siècle*, du moins pas avant octobre 1926, date à laquelle elle occupe le cœur d'une campagne de propagande qui va durer deux mois, à un moment de son évolution doctrinale où le fondateur du Faisceau s'attache à définir avec sa rigueur coutumière les vues de son mouvement en matière de politique étrangère et ses objectifs. Il est certain que Valois a été marqué par le bassin culturel de l'Action française, qui est alors à l'apogée de son rayonnement international¹⁵ : on sait que Maurras a fait de la Méditerranée et des races latines le pivot de sa politique étrangère, surtout à partir de ses éloges à la démocratie athénienne (perçue comme l'anti-Sparte, modèle des Allemands honnis) lors de son reportage depuis la Grèce en 1896¹⁶. Ce récit, *Anthinéia*, est enrichi d'une préface en 1901 où, comme l'a montré Catherine Valenti, il étendra son admiration des Grecs aux Romains¹⁷. On comprend dès lors que l'idée

méditerranéenne et latine est fluctuante chez Maurras¹⁸, comme elle le sera chez Valois.

- 9 À ce chant de la latinité du « maître » de la rue de Rome, attaché comme Barrès à la diversité des identités régionales par opposition au centralisme jacobin¹⁹, font écho dans le monde des lettres les romans, poésies et essais de Jean Moréas, Maurice du Plessys, Raymond de La Tailhède, Ernest Raynaud, Hugues Rebell, Lionel des Rieux ou, plus tard, Henry Charpentier, pour ne citer que quelques noms. Cette École romane, fondée en 1891 sur les cendres encore chaudes du symbolisme et dans le sillage du Félibrige (et en étroite collaboration avec les héritiers de Mistral, dont Maurras reste le plus éminent disciple et interprète) a une influence certes limitée sur la littérature fin de siècle, mais non moins profonde²⁰ ; elle est largement – et anormalement – sous-estimée par la recherche universitaire contemporaine. Aux tentations morbides du décadentisme, les « Romans » opposent l'héritage apollinien de la civilisation gréco-latine ; en cela, l'École romane se présente comme une déclinaison du schème *Ordre versus Chaos* cher à Maurras. Si elle n'eut jamais le rayonnement du naturalisme ou du symbolisme, elle fut une source d'inspiration pour des auteurs disparates et issus de générations diverses qu'unissait une sympathie plus ou moins marquée pour les idées monarchistes. Son impact s'étend jusqu'au cataclysme de la Grande Guerre, voire au-delà, et se ressent parmi les jeunes intellectuels monarchistes qui sévissent dans la *Revue Critique des Idées et des Livres* : le non moins jeune Georges Valois fait d'ailleurs partie de la rédaction et promeut dans ses pages les théories sociales héritées de sa formation socialiste.
- 10 En 1913, dans cette même revue, l'écrivain et critique André Thérive, tout en déplorant ses archaïsmes et ses lourdeurs stylistiques, observe que le « nationalisme littéraire » de l'École romane « définit comme essentielle à la France la tradition des Grecs et des Latins. Le mot *roman* vit son sens élargi, à la suggestion de son origine : au début, il désignait les Gaules moyenâgeuses, leurs dialectes variés, [...] bref la latinité corrompue, essentiellement ce qui précède la Renaissance »²¹. La Renaissance, poursuit Thérive, est une époque cruciale car c'est à ce moment-là que seraient répudiés les pseudo-héritages gothiques de la culture romane : « les *romans* s'opposèrent avant tout aux *barbares*, et ce fut Rome qui apparut derrière la Romanie »²².
- 11 On voit ici se mettre en place la dynamique interne à la romanité et à la latinité, qui prend un relief nouveau après la Grande Guerre : à savoir que les Goths d'hier sont les Allemands d'aujourd'hui et que, par conséquent, la France et ses sœurs latines doivent faire barrage à la barbarie et s'imposer comme les gardiens de la civilisation gréco-latine. On songe par exemple au compendium que donne Maurras de cette grille d'analyse civilisationnelle en 1922, dans sa célèbre préface à l'essai de Marius André consacré à *La fin de l'Empire espagnol d'Amérique*. Sans revenir en détail sur ce texte, notons que pour Maurras, tous les peuples latins sont aujourd'hui liés entre eux par une religion commune, le catholicisme, « idéalement et moralement organisé », alors que « la latinité ne l'est pas. Le catholicisme est formé, la latinité ne l'est pas encore ou elle ne l'est plus. Pour vivre ou revivre elle peut bénéficier de cette organisation, elle ne peut la suppléer. Ce que perd le catholicisme, elle le perd donc. Telle est la vérité pratique. Je convie tout esprit politique et toute âme vraiment humaine à y réfléchir. Ne nous détruisons pas nous-mêmes, ne détruisons pas le véhicule des forces qui nous rassemblent, c'est la première des conditions de notre progrès »²³.

- 12 Cette citation est révélatrice de ce que signifie la latinité pour Maurras, comme plus tard pour Valois : elle sert un but politique et, plus qu'un étant, elle désigne un projet à réaliser. C'est peut-être là, plus qu'ailleurs, que convergent maurrassisme et fascisme italien²⁴. On songe, entre autres, au premier (et, donc, fondamental) discours de Mussolini à la Chambre, le 21 juin 1921 : « *Affermo qui che la tradizione latina e imperiale di Roma oggi è rappresentata dal cattolismo* » ; et si, en citant Theodor Mommsen, « *venticinque o trenta anni fa, non si resta a Roma senza una idea universale, io penso e affermo che l'unica idea universale che oggi esista a Roma, è quella che si irradia dal Vaticano* »²⁵. Comme le remarque Maurice Vaussard, pareille déclaration peut sembler « d'esprit maurrassien »²⁶ ; toutefois, si l'on veut bien inverser la perspective, l'évocation de la latinité, parfois associée au catholicisme, est en réalité une constante de la diplomatie française dans ses tentatives de rapprochement avec l'Italie opérées au début du xx^e pour éloigner la Péninsule de la Triplice, qui l'enchaînait dangereusement à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie²⁷. On peut donc interpréter cette exaltation de la latinité dans la bouche du futur dictateur comme le signe d'une volonté diplomatique à la fois d'amélioration des relations entre l'État italien et le Vatican (ou, pour le moins, entre fascistes et militants du Parti populaire), et de rapprochement avec la France (et l'ensemble de la sphère latine) dans un sens antiallemand²⁸. C'est d'ailleurs cette ligne francophile qui, en dépit des nombreuses dissensions, marque la politique étrangère mussolinienne jusqu'à l'avènement d'Hitler au pouvoir.
- 13 Avant d'analyser la campagne du Faisceau pour la constitution d'un « Bloc latin », il convient de guetter les manifestations préliminaires de cet esprit latin dans *Le Nouveau Siècle* ; et force est de constater que la notion de latinité n'est que sporadiquement présente entre 1925 et 1926 dans l'organe du Faisceau. À cela, il y a sans doute une explication : la plupart de ceux qui adhèrent au mouvement proviennent largement, dans ses premières années, de l'Action française et des associations d'anciens combattants. La rhétorique de la latinité est donc bien ancrée dans ce milieu et, comme telle, n'est pas suractivée. Cette orientation métapolitique semble donc très secondaire initialement, dans la mesure où il importe avant tout à Valois d'une part de se démarquer de l'AF, en cherchant à rassembler tous les patriotes français de droite comme de gauche, pourvu qu'ils soient anticomunistes, et, d'autre part, de focaliser l'attention des Français sur l'origine des maux actuels du pays, à savoir la politique économique ruineuse du Cartel des gauches et la dépréciation du franc.
- 14 Dans son œuvre même, bien avant la fondation du Faisceau, Valois manie le concept de civilisation latine, celle-ci faisant face, conformément à l'antinomie maurrassienne susmentionnée, à la barbarie. Cette barbarie a elle-même deux visages : celui du Nord (l'Allemagne) et de l'Orient (l'Union soviétique). Cette phraséologie sera de nouveau à l'œuvre lorsque battra son plein la campagne pour le « Bloc latin », officiellement lancée début novembre 1926. Dès 1920, on observe les prémises de cette crainte d'un déferlement soviétique sur l'Europe dans les pages d'*Intelligence et production*, texte coécrit avec l'ingénieur Georges Coquelle²⁹. En 1923 encore, dans sa préface à la réédition de *L'homme qui vient* (1906), Valois oppose Lénine, dictateur « de la barbarie » et « chef de horde », à Mussolini, « dictateur de la civilisation » et « chef de la cité »³⁰. Plus explicitement, il écrit que la « chute [de l'Europe] ne peut venir aujourd'hui que de la défaite du monde roman devant les barbares. Il est vraisemblable que le sort de l'Europe sera décidé en France : si la France, dont l'esprit est dégagé de la démocratie, ne peut rejeter les institutions démocratiques qui l'entravent encore, le redressement

italien aura été inutile : on verra la Pologne et les Allemagnes ravagées, les Huns sur les bords du Rhin, et un nouvel Alaric ira saccager les villes italiennes. Si la France surmonte sa démocratie, tout est sauvé : les filles de Rome formeront le faisceau de la civilisation, porteront les frontières de la paix au-delà des Carpathes et de la Vistule, leur esprit fera surgir un tsar de la terre russe, et la barbarie sera refoulée en Asie »³¹.

- 15 Dès le deuxième numéro du *Nouveau Siècle*, le 26 février 1925, Valois reprend ces idées et définit l'espace de sa future vision géopolitique : aussi, développe-t-il son analyse du communisme russe compris aussi comme nomadisme dissolvant, contraire à l'imaginaire nationaliste de l'enracinement :

Deux systèmes d'idées complets sont aux prises. Et deux mondes : l'Europe et l'Asie nomade : les peuples fixés et les peuples errants ; la civilisation issue d'Athènes et de Rome, et à laquelle la France a tant donné, et la Barbarie. La Horde et la Légion s'affrontent, ce n'est pas une simple image³².

- 16 Quant à sa conception du *temps*, Valois subit, tout comme le fascisme italien, la fascination de la régénération, d'une tension exaltée vers des lendemains qui chantent à travers l'édification d'un homme et d'un « monde nouveau », car – écrit-il – « L'ordre que nous défendons est dans l'avenir. Nous avons à le construire. Nous nommons légionnaires ceux qui le construisent », et ce afin de refouler « la barbarie asiatique »³³. Ailleurs, Valois écrit qu'il s'agit d'entraîner les jeunes « vers un avenir plein de grandeur et de prospérité »³⁴. Cette *Weltanschauung* progressiste – authentique eschatologie politique nourrie de ses lectures des utopistes et aux antipodes du réservoir idéologique de l'AF³⁵ – annonce et justifie les perspectives européistes, fédéralistes et pacifistes qui achèveront la campagne pour le « Bloc latin ».

Une campagne géopolitique éphémère et sans lendemain ?

- 17 En somme, en 1925, au lancement du quotidien du Faisceau, désigner l'ennemi – à savoir le communisme – revient symboliquement à réaffirmer, en contrechamp, l'identité de la civilisation latine. Jusqu'ici, nous ne sommes guère éloignés de l'habituelle rhétorique de l'AF. La tentative de renouveler la définition de l'Union latine ou Bloc latin est précipitée par un entretien qu'accorde Mussolini au *Petit Parisien* le 27 février 1926. Selon le chef de l'État fasciste, il est impératif que ce bloc diplomatique (« cette masse occidentale de Latins ») se constitue « à côté de la masse germanique et de la masse slave », à la fois donc comme rempart au communisme et comme rempart numérique et militaire à la « menace pangermaniste », cristallisée dans un « bloc germanique » de 80 millions d'âmes (bien plus large que l'Allemagne elle-même), qu'il s'agit de contrer, au nom de « l'équilibre des masses », grâce aux 80 millions de Français et d'Italiens réunis³⁶. Rappelons que le concept de « bloc latin » est employé par Mussolini dès ses écrits de 1918³⁷. Georges Valois, quant à lui, en fera remonter l'origine au monarque espagnol Alphonse XIII, au tournant du siècle. À partir de cette interview de Mussolini, cette orientation de politique étrangère prononcée par le dictateur italien va stimuler dans les pages du *Nouveau Siècle* une réflexion plus approfondie sur la latinité, à laquelle contribuent entre autres Jacques Roujon et René Lafoy.
- 18 Si l'on considère les six points du programme du Faisceau adopté le 21 février 1926, dit « Programme de Verdun », on en reste aux questions de politique intérieure, et nulle allusion aux affaires étrangères de la France n'y est faite³⁸. Il faut attendre l'article

« Caractère universel du fascisme », le 28 avril 1926, pour que Valois se penche sérieusement sur la question de la latinité. L'occasion lui en est donnée par une tentative assez délicate de définition de l'idéologie fasciste. Affirmant une nouvelle fois que « le fascisme n'est pas un phénomène spécifiquement italien », mais plutôt « le fait européen et même universel dans lequel va s'accomplir la transformation totale des institutions », il estime que cette doctrine nouvelle va prendre la place du « libéralisme agonisant » et du « socialisme impuissant », dans un vaste élan créateur de construction et de prospérité évoquant les théories sur le progrès technique des saint-simoniens, d'ailleurs explicitement cités³⁹. Cela lui sert de transition assez étonnante vers l'idée de latinité, associée à une palingénésie caractéristique des totalitarismes :

Le fascisme est, par ailleurs, l'organisation d'une renaissance de tout le monde latin. Et d'une renaissance totale. Ou, si vous voulez, d'une vie nouvelle totale. Les pays latins avaient été stérilisés par les institutions parlementaires. Tandis que les pays germaniques et anglo-saxons entraient dans un grand mouvement de création économique dans le cadre des institutions parlementaires, les pays latins ont connu, avec ces mêmes institutions, la décadence économique⁴⁰.

- 19 Italie et Espagne, sous la férule de Mussolini et de Primo de Rivera, « connaissent une vie nouvelle. La France, qui vit dans l'espérance des réalisations fascistes, est déjà animée par la passion de créer »⁴¹. Cet article s'avère important dans la mesure où il élargit, en quelque sorte, le cercle des ennemis, qui comprend à présent non seulement les communistes et le monde germanique, mais aussi le libéralisme anglo-saxon. Le modèle de la « troisième voie » est ainsi solidement posé et se révélera fécond dans la décennie suivante.
- 20 Fin juin 1926, Valois fait allusion à « une politique extérieure qu'il nous reste à exposer »⁴². Il commence, début juillet, à se pencher sur la vassalisation de l'Europe par rapport à l'Amérique, préconisant une politique de paix entre les peuples européens et dénonçant les présumés méfaits de la finance internationale, notamment parce qu'elle joue « contre nous, comme elle joue contre tous les pays latins »⁴³. Par « contre nous », il faut entendre contre les intérêts français et la stabilité financière, avec en ligne de mire les accords de Washington, dits « Mellon-Bérenger », soit un crédit américain à la France de 150 milliards pour stabiliser le franc, à rembourser sur une soixantaine d'années. Valois participe ainsi activement à une campagne de presse qui vise à retarder la ratification de l'accord signé en avril 1926 ; elle ne deviendra effective, d'ailleurs, qu'en avril 1929⁴⁴. Cela étant, les raisons réelles de la vaste campagne pour la latinité d'octobre-novembre 1926 resteront toujours mystérieuses et devraient sans doute être recherchées dans le voyage en Italie fasciste qu'effectuent, en septembre, une délégation du Faisceau et son chef⁴⁵.
- 21 Ultérieurement, Valois cible ses attaques contre l'axe bancaire qui unit Londres, Francfort et New-York. Entre septembre et octobre, la question de la soumission croissante de l'Europe aux États-Unis devient plus brûlante, et l'alternative latine est vue comme l'authentique troisième voie par-delà le communisme et les démocraties occidentales inféodées aux Américains. Cette attaque contre la ploutocratie, caractéristique des fascismes, vise en particulier le banquier français Horace Finaly, bête noire de Georges Valois⁴⁶, et converge avec celle menée au même moment dans *Le Figaro* par son pugnace directeur, François Coty, par ailleurs financeur historique du *Nouveau Siècle*.
- 22 Sur le versant géopolitique, il est impossible de prendre en considération cette union latine sans tenir compte de la crainte qu'inspire tant à la France républicaine qu'à

l'Italie fasciste une potentielle renaissance de la puissance continentale allemande. Dans ce cadre, Georges Valois considère qu'un rapprochement franco-allemand promu par Aristide Briand ne saurait être envisagé dans l'immédiat car les pressions naturelles de l'Allemagne vers l'Est seraient entravées tant que persiste le mur soviétique et, donc, seraient déviées vers le Sud, menaçant directement les intérêts méditerranéens. Toutefois, prévient Valois, « le rapprochement franco-allemand devient possible et heureux s'il est précédé par une entente latine qui crée en Europe cette combinaison de forces qui retourne la pression germanique dans la direction de l'Est, c'est-à-dire dans la direction où l'Allemagne exporte des pionniers de la civilisation dans la direction de l'Asie ».

- 23 Par-delà ce partage d'influence entre sphères germanique et latine, il s'agit de conclure au plus vite une Europe unie « respectant l'indépendance des nations »⁴⁷. Le but et le liant de cette unité ne sauraient être recherchés ailleurs que dans la paix, ce qui distingue le projet « fasciste » de Valois de l'impérialisme belliciste mussolinien, qui ira croissant dans les années 1930. Valois et Mussolini partagent cependant une conception nationaliste similaire des relations internationales, la paix se fondant sur des nations autonomes et concurrentes prêtes toutefois à collaborer, voire sur des blocs transnationaux sur le modèle du concert des nations hérité de Metternich⁴⁸ ; un modèle diplomatique hérité du XIX^e siècle et qui caractérise d'ailleurs la politique étrangère fasciste tant de Mussolini que de Dino Grandi, jusqu'à Galeazzo Ciano.
- 24 Dans l'article suivant, Valois précise que cette alliance franco-allemande doit être guidée par une « tendance vers cette unité européenne, respectant l'indépendance des nations » et avoir pour assise une paix donnée par une situation de « stabilité » entre les États⁴⁹. Au centre de ce projet européen, se croisent tous les mythes politiques auquel Valois est depuis toujours attaché : en effet, écrit-il, les peuples doivent « poursuivre une grande alliance européenne, pour une nouvelle grandeur de la chrétienté, et pour l'exploitation rationnelle de toutes les ressources de l'Europe, avec le concours de toutes les élites [...]. Il est de toute évidence que ce sont les puissances méditerranéennes qui représentent ces forces pacifiques et pacificatrices, et qui peuvent constituer un bloc stable qui sera l'assise de la paix⁵⁰.
- 25 Valois ne mentionne explicitement le « bloc latin » que le 17 octobre, près de huit mois après l'entretien de Mussolini au *Petit Parisien*. L'idée a fait son chemin et le dirigeant du Faisceau semble prêt à lui donner une épaisseur que le fascisme italien, centré sur le mythe de la primauté de la Rome impériale et sur le culte du chef, ne sera jamais en mesure de lui apporter. Dans la conception que s'en fait Valois, ce bloc comprend l'Italie, la France et l'Espagne, cette dernière n'ayant toutefois pas bénéficié des « épreuves de la guerre »⁵¹ qui a forgé le fascisme italien et le Faisceau. Concernant l'Italie fasciste, Valois reste admiratif mais sans jamais d'emphase. Il compare l'Italie unifiée à la « montée de la Prusse au dix-neuvième » ; mais, poursuit-il, « il faut que ce grand fait devienne un des éléments de la stabilisation européenne »⁵². Il paraît important de souligner qu'ici la puissance de l'Italie fasciste n'a d'intérêt que dans la mesure où elle est au service de la paix, d'une paix européenne comme prélude à une paix mondiale. Telle est l'idée-force qui va dominer la fin de la campagne pour la latinité.
- 26 Il est bon de se souvenir que les premières mentions d'une paix mondiale sont présentes chez Valois dès la fin de la Grande Guerre, et celles d'une unité européenne, dès 1920, dans les pages de *L'économie nouvelle*, soit cinq ans avant la création du

Faisceau⁵³. Dans sa période monarchiste, cette « paix universelle »⁵⁴, dont l'Europe serait la première pierre, devait être articulée autour du Pape et était destinée à contrer l'ascension bolchevique. En 1926, elle est une première étape vers une paix globale où l'Église n'est plus qu'un agent parmi d'autres ; cet objectif s'imposera comme une constante de la pensée de Valois après qu'il aura tourné la page de l'expérience fasciste, que l'on pense par exemple à *Un Nouvel âge de l'humanité*, en 1929.

- 27 Le 26 octobre 1926, si l'on suit cette nouvelle orientation, le cadre géopolitique général se dilate ; dans l'article « La nouvelle Europe et le Nouveau Monde », le bloc latin apparaît comme un simple préalable à une plus haute mission, extra-européenne : rappelant qu'il entend combattre la finance internationale et non les États-Unis en tant que tels, il prône aussi un rapprochement avec l'Amérique du Sud. Ce monde forme ce que Valois nomme « la République chrétienne », sans qu'il donne plus de précisions.

Il y aura ainsi une Europe et une Amérique, et à cheval sur chacune, un monde anglo-saxon et germanique et un monde latin. Et une grande circulation politique, économique et financière, dont les lieux de passage seront de grands centres qui sont en lutte aujourd'hui⁵⁵.

- 28 Ces débats lancés dans *Le Nouveau Siècle* autour du bloc latin ont des retombées importantes. Il suffit de penser par exemple aux répercussions dans la tribune du *Figaro* du 29 octobre, intitulée « Une politique d'union latine. Il faut aborder le problème franco-italien », sous la plume de François Coty. Ce dernier voit dans la latinité un moyen de pression sur l'Allemagne et déplore que la civilisation latine soit « minée constamment par des forces obscures, qui ont un intérêt majeur à leur travail de division et qui le poursuivent implacablement : quelle puissance, quel prestige, quelle confiance nous aurions désormais si le bloc était scellé ! »⁵⁶. Coty encore, le mois suivant, promeut plus ouvertement le bloc latin dans les pages de son quotidien⁵⁷. Surtout, cette discussion sur la latinité culmine le 2 novembre 1926, avec un grand rassemblement du Faisceau sur ce thème, au Cirque de Paris, où s'expriment entre autres Filippo Tommaso Marinetti, venu spécialement d'Italie pour l'événement. À la tribune, Valois harangue ses légionnaires et leur rappelle ceci :

Que l'on sache bien dans les pays germaniques et anglo-saxons que nous ne sommes pas seulement les gardiens d'un passé aboli, mais qu'il y a dans le nouvel axe de la civilisation renouée, des hommes modernes, des créateurs, des constructeurs et que nous sommes plus grands qu'eux, parce que plus civilisés. [...] Nous ne sommes pas anti-germains, anti-anglo-saxons, nous sommes pro-latins⁵⁸.

- 29 Il profite en outre de l'événement pour élargir un peu plus le Bloc latin : outre les grandes nations que sont la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal, doivent converger vers cette alliance la Suisse, « charnière sur laquelle viennent s'articuler le monde germanique et le monde latin », et la Belgique⁵⁹, « carrefour où viennent se rencontrer le monde germanique, le monde anglo-saxon [...] et le monde latin ». Encore et toujours, il répète que « si l'on veut faire le Bloc latin, c'est pour être en mesure de fonder la paix des peuples »⁶⁰.

- 30 La promotion du bloc latin prend suffisamment de relief pour que Maurras réagisse et, dans les pages de l'*Action Française* – profitant du retour retentissant dans le giron de l'AF de Debû-Bridel, ex-pilier du Faisceau – reproche à son ancien collaborateur de trahir la « vraie » union latine en secondant la politique d'une nation étrangère, quand bien même il s'agirait de l'Italie⁶¹. Valois lui répond en accusant le « maître » de collusion avec Horace Finaly et le radical-socialiste Anatole de Monzie⁶². Injures et

diffamations s'ajoutent ici à un divorce politique qui fait couler beaucoup d'encre depuis près d'un an.

- 31 Le 7 novembre, Valois repart à la charge contre Maurras et, repoussant tout soupçon d'aide financière italienne – de fait, aucun document d'archives ne corrobore cela même si la thèse d'une demande de financement ou d'un financement effectif reste plausible⁶³ –, il prétend être arrivé à l'idée d'un Bloc latin « beaucoup plus par solidarité latine, européenne, que par solidarité fasciste. C'est par la conscience du péril que court la renaissance latine devant la ploutocratie d'outre-mer que les rapprochements se sont faits »⁶⁴. Il estime que l'accusation de Maurras est une manœuvre de la finance anglo-saxonne pour saper le projet de fédération européenne que voudraient réaliser les fascistes d'Italie et de France. Tout en déniait l'inféodation du Faisceau au fascisme italien et en prenant soin d'affirmer la supériorité de l'intérêt national français sur tout pays voisin, « fasciste ou non », Valois émet le vœu que le fascisme français se place à la tête d'un vaste faisceau de pays européens capables de faire barrage à la finance internationale :

À l'Italie, la gloire d'avoir créé le mot [« Fascisme »], et fait la première réalisation.
À la France, une énorme partie des idées fascistes. À la France, la consécration du mouvement en Europe. À la France, également de faire, sur le plan européen, le faisceau des nations qui briseront le joug de la Finance internationale⁶⁵.

- 32 Le mois de novembre 1926 est non seulement le mois où Valois s'en prend frontalement à la finance internationale, mais aussi celui d'un nouvel attentat manqué contre Mussolini, par le jeune Anteo Zamboni, et d'une montée aux extrêmes entre les gouvernements de Rome et de Paris, avec de graves incidents de frontières à Vintimille et Nice, prétexte à des manœuvres militaires. Dans cette atmosphère propice à l'italophobie, le Faisceau subit l'accusation, une fois encore, d'être asservi à la Péninsule.
- 33 Le 23 novembre, dans ce contexte brûlant de tensions franco-italiennes, Georges Valois publie un article important, « À bas la guerre ! », où il invite la France à ne pas sous-estimer l'Italie fasciste et à opter pour une politique renouvelée de rapprochement afin de bannir toute possible guerre européenne, que, selon lui, ourdiraient dans l'ombre les puissances maçonniques et ploutocratiques. Cela posé, il n'en critique pas moins une certaine frange nationaliste du fascisme qui nourrirait des visées annexionnistes sur Nice et la Savoie, mettant en garde l'Italie que, si ces revendications marginales venaient à l'emporter, les fascistes français n'hésiteraient pas à combattre les fascistes italiens⁶⁶.
- 34 Le fait est que la campagne du *Nouveau Siècle* s'achève dans ces circonstances troublées et avorte donc essentiellement en raison des discordes bilatérales avec l'Italie, auxquelles s'ajoute un climat géopolitique mondial chaque jour plus menaçant. En effet, quelques mois plus tard, Valois réaffirme la nécessité d'une « grande paix européenne » non plus pour faire barrage au libéralisme ploutocratique, mais – parce qu'il est à présent davantage préoccupé par les agitations bolcheviques de Shanghai et par le risque d'une prolifération communiste dans toute l'Asie – pour que l'Europe « demeure l'initiatrice de la civilisation, ce qui est son rôle, car c'est elle qui a fabriqué, et qui continuera de développer les quelques idées fondamentales qui ont permis tout le progrès technique de l'humanité »⁶⁷.
- 35 En conclusion, on peut affirmer qu'après les faits de Vintimille, la croisade pour le Bloc latin tourne court, même si des collaborateurs du *Nouveau Siècle* poursuivent, durant

l'année 1927, les analyses géopolitiques complexes formulées par Valois en l'espace de deux mois : l'on songe à Jacques Roujon et aux articles avertis de René Johannet, brillant disciple de Sorel et de Péguy provenant lui aussi de la matrice de l'AF⁶⁸. Même la presse à grand tirage continue, dans un souci d'apaisement, de promouvoir l'idée d'une union latine et d'une « étroite, d'une intime collaboration économique et politique, [...] d'une entente sans réticences »⁶⁹ entre l'Italie fasciste et la France républicaine. Édouard Helsey se fait le champion de cette entente, qui permettrait de bâtir « un puissant bloc de production, une gigantesque firme de 80 millions de Latins »⁷⁰.

En guise d'épilogue

- 36 Avec le recul, si on considère l'œuvre de Valois dans son ensemble, cette quête d'une alliance européenne, voire transcontinentale, autour de la latinité revêt une importance considérable dans sa pensée puisqu'elle fait en quelque sorte office de transition entre des considérations géopolitiques encore liées à l'ethnie et d'autres, plus larges, plus libres, teintées d'eupéisme et de pacifisme. Il n'est sans doute pas indifférent de remarquer que toute allusion au Bloc latin s'efface dans la prose de Valois à partir de 1927⁷¹, ce dernier préférant dès lors œuvrer à un plus large « bloc européen », opposé au communisme et au libéralisme ploutocratique, considérés comme les deux faces d'une même médaille. C'est ce qu'a remarqué en 1927 le radical Charles Albert, dans les pages de *La Volonté*, lorsqu'il écrit par exemple que « Valois publie notamment des articles de politique extérieure que de bons Européens et de bons pacifistes pourraient signer »⁷². Ces articles auxquels fait ici allusion Charles Albert sont ceux que publie Valois à partir de mars-avril 1927 et qui exaltent la paix européenne, en repoussant par exemple la possibilité que la France s'engage aux côtés de l'Angleterre dans une guerre ouverte contre le communisme en réaction aux agitations révolutionnaires qui ébranlent alors la Chine.
- 37 Il serait toutefois simpliste, au sujet de Valois, de réduire sa pensée de 1927 à une évolution « à gauche », en conservant le réflexe clivant droite-gauche, inopérant lorsque l'on veut comprendre en profondeur son propos. Ce désir de paix européenne soutenue par le mythe politique latin répond aussi à la montée du nationalisme allemand, auquel Valois n'a jamais eu de cesse de faire barrage, conformément à une ligne de l'AF qu'il poursuit par le biais du Bloc latin, en dépit de sa rupture avec Maurras. De fait, en 1927 encore, plus de six mois après la campagne pour la latinité, il martèle que, condamnant le « militarisme conquérant de la vieille Allemagne » et des Casques d'acier, les Français ne sauraient oublier que « notre place de gardiens de la civilisation est face au Rhin »⁷³. Au fond, plus que disparaître, le « Bloc latin » est subordonné désormais à une donnée géopolitique et diplomatique supérieure, qui ne fait que se renforcer chez Georges Valois à partir de 1927 : l'urgence de la création d'une Europe garante de la paix mondiale. En juillet 1927, il répond, dans un entretien, à Robert Fabre-Luce (que l'on se gardera de confondre avec Alfred), directeur de la revue *Vers l'Unité*, organe de la « Droite nouvelle » suisse :

Hier, la volonté de puissance ne trouvait de moyen de s'exprimer qu'horizontalement, d'où la guerre. Aujourd'hui, cet accroissement horizontal est devenu impossible : la guerre est chose absurde. Dans l'espèce, la pacification de l'Europe nous est imposée. Nous avons exposé dans le *Nouveau Siècle* le projet d'un bloc latin, moyen de transition pour aboutir à une étape plus large de la paix

européenne. Malheureusement, la diplomatie d'avant-guerre, qui continue à subsister, n'a pas compris le monde moderne⁷⁴.

- 38 Il n'y a donc pas de rupture sur ce plan avec l'AF, mais plutôt un dépassement : maintenir l'endiguement de l'Allemagne en s'appuyant non plus seulement sur le nationalisme (qui n'est déjà plus « intégral »), mais sur un internationalisme pacifiste et toutefois distinct de l'Internationale⁷⁵. Dès janvier 1926, Valois n'appelait-il pas à conserver la « destinée particulière » des nations dans la « civilisation générale »⁷⁶ ? On sait, surtout depuis les recherches de Bernard Bruneteau, combien ce mythe de la paix européenne à tout prix a pu agir sur toute une génération d'anciens combattants ou d'hommes politiques, même de gauche, dont une frange non négligeable bascule dans la collaboration après la défaite de 1940. Si l'on veut éclairer le cas plus complexe de Valois, on peut aussi émettre l'hypothèse d'une influence assez marquée sur sa pensée du christianisme social des années 1920, en particulier du débat très vif sur la nécessité de dépasser le nationalisme et d'imposer un universalisme catholique (dont l'européisme serait une manifestation politique), lequel constituerait une alternative valide à l'internationalisme athée⁷⁷. La naissance et les développements du Faisceau se produisent un an à peine après avec la prise de conscience, chez nombre d'intellectuels proches de l'Église, des limites du nationalisme et de l'urgence d'un réexamen dudit concept ; ce qui amène ces intellectuels catholiques, au terme du débat, à distinguer plus nettement patriotisme et nationalisme, et donc à préférer le premier au second ; c'est aussi cette dispute qui explique en partie la crise que vont traverser les nationalistes de l'AF au moment de sa condamnation par le Saint-Siège, en 1926 ; crise dont auraient pu profiter les légionnaires du Faisceau, en promouvant une politique étrangère constructive, axée sur la coopération entre blocs de civilisation.
- 39 Si l'on y réfléchit bien, il apparaît que Valois, par le biais de sa campagne d'octobre-novembre 1926, avait échafaudé une alternative au nationalisme maurrassien : une synthèse politique « parfaite » dans la mesure où le « Bloc latin » maintenait la solidarité latine chère à Maurras et permettait de conserver la base même des nations (et, partant, de la doctrine nationaliste), tout en les projetant sur un plan supérieur : la civilisation européenne, à la fois berceau et propagatrice du progrès technique. Cette civilisation européenne se serait elle-même appuyée sur l'équilibre entre un bloc latin et un bloc anglo-germanique, censés garantir une paix armée face au libéralisme anglo-saxon et au communisme slavo-asiatique. Les divergences implicites entre Valois et Maurras portent précisément sur la place de l'Allemagne sur cet échiquier, le premier étant partagé entre son hostilité innée envers ce pays et la nécessité d'une unité européenne.
- 40 La réflexion de Valois élargit ses perspectives géopolitiques, l'union latine finissant de fait par se « dilater », par s'agrandir de l'Europe à l'Amérique du Sud. L'idée même d'un bloc latin devient secondaire par rapport à l'urgence d'une union européenne cristallisée non plus sur une civilisation commune, mais sur la recherche d'une paix mutuelle afin de faire barrage à la finance anglo-saxonne et à l'hégémonie allemande ; et plus encore, au regard des événements mondiaux, à la menace communiste grandissante. Cela explique pourquoi, dans le discours valoisien, le bloc latin est supplanté à partir de 1927 par un bloc européen prônant une paix continentale, « parce que toute croisade contre Moscou fera le bloc slave contre l'Europe, et même le bloc russo-asiatique. Il ne faut pas penser “écraser” le communisme, il faut le *surmonter* »⁷⁸. La posture, on le constate, est ici défensive et, anticipant le principe moteur de la

future guerre froide, il invite à dépasser l'Union soviétique en la terrassant sur le terrain technico-commercial.

- 41 À ce point de son itinéraire politique, qui est loin d'être achevé, Valois estime donc qu'en dépit d'une lutte nécessaire que doivent mener les nations d'Europe contre les ploutocrates américains, il est important de maintenir de bonnes relations avec les États-Unis, sans quoi cette paix européenne et mondiale qu'il invoque serait compromise et profiterait à l'Union soviétique, qui reste l'un de ses sujets de préoccupation principaux. On constate cela clairement dès l'affaire Sacco et Vanzetti, quand Valois, ne se souciant guère de savoir si les deux agitateurs méritaient ou non la peine capitale, recommande de raison garder et considère que toute action diplomatique contre l'Amérique ne servirait qu'à faire le jeu de Moscou (notamment de Trotski, dont il surestime alors l'influence réelle) et constituerait la pire atteinte : une atteinte à la paix⁷⁹. En somme, préserver la paix avec l'Amérique revient à préserver la paix européenne et mondiale ; d'où la persistance de la crainte d'une « ruée bolchevico-asiatique »⁸⁰ sur l'Europe par le biais de l'action soviétique sur les partis communistes nationaux. En cela, Valois reste encore très proche de la politique étrangère promue par Mussolini, lequel déclare à un correspondant de la *Dépêche Tunisienne*, en décembre :

*Dobbiamo tutti facilitare la costituzione di un vasto blocco latino. [...]. Federare queste forze multiple e questi popoli animati da una medesima fede, per i quali la stessa civiltà è una eredità comune, significa assicurare la pace nel mondo e premunirsi contro la minaccia della barbarie. Quello che vi dico, lo dico a tutti i francesi che vengono a visitarmi. Essi sono numerosi e sono veri amici dell'Italia. [...] La Francia e l'Italia sono fatte per intendersi. Non parliamo di sangue latino : la razza è una entità assai vaga tante sono le mescolanze nel corso dei secoli ; ma la civiltà, la cultura costituiscono un patrimonio comune*⁸¹.

- 42 Outre la référence à la dyade barbarie-civilisation, on notera ici la réaffirmation d'une diplomatie ethnoculturelle récusant le racisme et visant à l'instauration d'une paix mondiale, option certes ambiguë mais durable portée par la diplomatie fasciste bien au-delà des années 1930.
- 43 Au fur et à mesure que Valois évolue vers des positions libertaires, sa réflexion géopolitique devient plus manichéenne. Par exemple, dans *Guerre ou révolution* il aspire à une idéale relation d'équilibre entre Washington, Londres et Paris-Berlin, centres vitaux du capitalisme, en appelant désormais à une « fédération mondiale »⁸² basée sur la distribution des biens produits par une élite technicienne de producteurs, lesquels – parce qu'ils sont la nouvelle semence révolutionnaire – finiront par entrer en conflit avec les traditionnalistes bellicistes – les militaristes étant, selon lui, par nature réactionnaires et bellicistes – et à les éradiquer hygiéniquement.
- 44 Sans jamais renier vraiment le projet d'un bloc latin, Valois évolue dans sa compréhension des rapports entre blocs de puissance : en 1940 encore, il discerne la principale cause de la seconde guerre mondiale dans l'interdiction que les puissances britannique et française imposent à l'Allemagne et à l'Italie fasciste d'accéder à un Empire colonial ; il serait erroné ici de croire que Valois justifie les revendications de Rome et de Berlin. En effet, sans cesser d'être un pacifiste assumé et un tenant du fédéralisme européen, il ne fait que constater les effets dévastateurs du mimétisme impérialiste, la France et l'Angleterre ayant donc une part de responsabilité dans le drame en cours par leur inflexibilité à l'égard de l'Allemagne et de l'Italie, et ce dès le Traité de Versailles, qui lèse l'une et l'autre⁸³. Implicitement, à la veille toujours du déferlement militaire allemand sur la France, il fait preuve de compréhension pour la

prétention fasciste à dominer impérialement sur la Méditerranée, mais insiste sur le fait que cette domination ne pourrait s'exercer qu'au détriment du contrôle franco-britannique du *Mare Nostrum* et entrerait tôt ou tard en collision avec l'impérialisme continental allemand⁸⁴ (prévoyant ainsi ce que l'on peut aisément définir comme la guerre secrète du fascisme contre le nazisme en dépit de l'Axe, position qui fut portée dans les faits par Galeazzo Ciano, alors ministre des Affaires étrangères de l'Italie).

- 45 En somme, Valois conserve les frontières de partition entre bloc latin, bloc germanique et bloc occidental-libéral, héritées de ses réflexions de 1926-1927 ; mais selon lui, la constitution de grands espaces de collaboration latine n'est plus à l'ordre du jour depuis 1935 au moins car, sur le grand échiquier planétaire, l'affrontement entre communisme, libéralisme et fascisme a pris un nouveau tournant militaire, et non plus seulement économique. Enfin, réinterprétant ses analyses passées sur le péril germano-asiatique (Allemagne et Union soviétique), Valois est convaincu qu'au fond le bloc germano-slave existe encore, conforté par le pacte germano-soviétique signé au nom d'intérêts convergents entre nazisme et stalinisme, ce dernier étant sur le point, selon Valois, de l'emporter sur l'hitlérisme puisqu'il serait parvenu, depuis 1935, à monter et à opposer les uns contre les autres les impérialismes anglo-français et italo-allemands⁸⁵.
- 46 Survient l'occupation de la France par les armées allemandes. Le mythe du « bloc latin » est brièvement réactivé et, en vain, instrumentalisé par le gouvernement de Vichy lors des négociations qui suivent la capitulation et les armistices du 21 et du 24 juin 1940 ; et ce, pour d'évidentes raisons de désenclavement face à la domination nazie⁸⁶. Dans l'après-guerre, si ce mythe devient inopérant dans le Vieux Continent, où plane encore le spectre du nazisme et où l'on préfère exalter la constitution d'une Europe unie par-delà ses spécificités ethnolinguistiques, il franchit l'Atlantique, en étant récupéré et alimenté, entre autres, par le péronisme⁸⁷.

NOTES

1. Georges Valois, *L'homme contre l'argent. Souvenirs de dix ans 1918-1928*, éd. présentée par Olivier Dard, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012.
2. Yves Guchet, *Georges Valois. L'Action française, le Faisceau, la République syndicale*, Paris, L'Harmattan, 2001 (1975) ; Samuel Kalman, *From Fascism to Libertarian Communism. Georges Valois against the Third Republic*, Berkeley, University of California Press, 1992 ; Olivier Dard (dir.), *Georges Valois, itinéraire et réceptions*, Bruxelles, P. Lang, 2011.
3. Nous nous référons à l'ouvrage de référence de Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Éditions du Seuil, 2001 (1969). Voir aussi Olivier Dard, *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, Paris, PUF, 2002. Pour Michel Leymarie, il ne fait pas de doute que Valois et sa Librairie sont les inspirateurs du protéiforme courant dit des « troisièmes voies » : Michel Leymarie, *Les intellectuels et la politique en France*, Paris, PUF, 2001, p. 43.
4. Olivier Dard, « L'Action française et les milieux économiques », dans Michel Leymarie et Jacques Prévotat (dir.), *L'Action française, culture, société, politique*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 141-154.

5. Georges Valois, *Prométhée vainqueur ou Explication de la guerre*, Paris, Éditions Liberté, 1940, p. 48-53. Dans l'immense bibliographie scientifique sur le corporatisme, voir au moins les collectifs récents : Steven L. Kaplan et Philippe Minard (dir.), *La France, malade du corporatisme ? XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Belin, 2004 ; Olivier Dard (dir.), *Le corporatisme dans l'aire francophone*, Berne, P. Lang, 2011. Sur la vision évolutive du corporatisme valoisien avant et après le Faisceau, voir l'acuité des analyses d'Alfredo Salsano, *L'altro corporativismo. Tecnocrazia e managerialismo tra le due guerre*, Turin, Il Segnalibro, 2003, p. 70-159 ; id., « Georges Valois e lo Stato tecnico », *Studi Storici*, n° 34, 1993, p. 571-624.
6. Sur ce concept : Christophe Poupault, *À l'ombre des faisceaux. Les voyages français dans l'Italie des chemises noires (1922-1943)*, Rome, École française de Rome, 2014 p. 523-767.
7. L'élément déclencheur de ce divorce réside dans la campagne calamiteuse de l'AF lors des législatives de mai 1924 : Olivier Dard, *Charles Maurras. Le maître et l'action*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 144-148.
8. Robert Soucy, *Le fascisme français*, Paris, PUF, 1989 (1986), p. 243-249.
9. Jean Garrigues, *Les patrons et la politique. De Schneider à Seillière*, Paris, Perrin, 2002, p. 141.
10. Zeev Sternhell, « Anatomie d'un mouvement fasciste en France. Le Faisceau de Georges Valois », *Revue française de science politique*, vol. xxvi, n° 1, 1976, p. 15-16. Cette étude de fond reste une référence sur la formation et la structuration du Faisceau.
11. François Dubasque, *Jean Hennessy (1874-1944). Argent et réseaux au service d'une nouvelle république*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 300-301.
12. Cette stratégie ne semble pas avoir été perçue par les nombreux camelots du Roi qui – comme le documentent les rapports de police de l'époque – quittent l'AF pour le Faisceau dans le but précisément d'entamer la conquête du pouvoir et d'en finir avec des débats d'idées jugés stériles. Zeev Sternhell, « Anatomie d'un mouvement fasciste en France... », art. cit., p. 10.
13. On pourrait dire que l'une des caractéristiques du Faisceau par rapport au fascisme italien est la primauté de la réflexion financière par rapport à l'action, car c'est « un des services les plus grands que l'on puisse rendre à un peuple que de lui donner l'ordre financier et une monnaie saine », afin de produire en abondance. Georges Valois, « Le Mouvement du Faisceau », *Le nouveau siècle* [désormais abrégé NS], 14 mars 1926.
14. Kenneth Mouré, *La politique du franc Poincaré. Perception de l'économie et contraintes politiques dans la stratégie monétaire de la France* (1991), Paris, A. Michel, 1998, p. 51-70. Yves Guchet, *Georges Valois*, op. cit., p. 234-238.
15. Le déclin d'influence commencera après la condamnation d'AF par le Saint-Siège : Olivier Dard, « État des lieux et perspectives du maurrassisme hors de France », dans Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.), *Charles Maurras et l'étranger. L'étranger et Charles Maurras. L'Action française – culture, politique, société II*, Berne, P. Lang, 2009, p. 33-37.
16. Sur cette question, Pierre Guiral, « Maurras et la latinité », dans Victor Nguyen (dir.), *Études Maurrassiennes*, n° 4, Actes du 4^e colloque Maurras (29-31 mars 1974, IEP d'Aix-en-Provence), 1980, p. 83-90.
17. Catherine Valenti, « L'Action française et le Cercle Fustel de Coulanges à l'école de l'Antiquité (première moitié du xx^e siècle) », *Anabases*, n° 4, 2006, p. 49-64.
18. Concernant la période de l'entre-deux-guerres et la perception maurrassienne de la latinité dans son lien avec l'Italie fasciste, mentionnons au moins deux titres : Charles Maurras, *Promenade italienne*, Paris, Flammarion, 1929 et *Les vergers sur la mer. Attique, Italie et Provence*, Paris, Flammarion, 1937. Sur l'influence limitée de Maurras sur le fascisme Italien : Didier Musiedlak, « Charles Maurras et l'Italie : histoire d'une passion contrariée », dans Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.), *Charles Maurras et l'étranger...*, op. cit., p. 155-167.
19. Philippe Alexandre, « Maurice Barrès et les régionalistes lorrains (1903-1928) », dans Olivier Dard et al., *Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger*, Berne, P. Lang, 2011, p. 120-124. Pour Hugues Rebell, tout patois de France aurait dû être préservé car « chaque province, chaque ville,

chaque bourg, a mis son âme dans des mots délicieux qui lui sont particuliers, qui viennent grossir encore le trésor magnifique du langage humain ; or, l'œuvre de l'Université républicaine consiste en ceci : confisquer tout ce trésor, le mettre sous clef et empêcher le peuple de parler sa langue naturelle : ces gens appellent cela "lui donner de l'instruction" ». Hugues Rebell, « L'École des monstres », *Le soleil*, 11 décembre 1901, dans Hugues Rebell, *De mon balcon*, Paris, La Vouivre, 1994, p. 98.

20. Stéphane Giocanti, *Charles Maurras félibre. L'itinéraire et l'œuvre d'un chantre*, Paris, Louis de Montalte, 1995, p. 49-57 ; *id.*, *Maurras. Le chaos et l'ordre*, Paris, Flammarion, 2006, p. 94-103.

21. André Thérive, « L'École romane française », *Revue critique des idées et des livres*, t. XX, n° 117, 25 février 1913, p. 392-393.

22. *Ibid.*, p. 393.

23. Charles Maurras, « Les forces latines », préface à Marius André, *La fin de l'empire espagnol d'Amérique*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1922, p. 19-20.

24. Sur ces questions, voir l'article d'Olivier Dard dans le présent dossier.

25. Benito Mussolini, « Il primo discorso alla Camera dei deputati », dans Edoardo et Duilio Susmel (dir.), *Opera omnia di Benito Mussolini*, vol. XVI, Florence, La Fenice, 1955, p. 444. Sur les relations contradictoires entre catholicisme et impérialisme dans la première moitié du xx^e siècle, au cœur de ce discours historique : Renato Moro, « Il mito dell'impero in Italia fra universalismo cristiano e totalitarismo », dans Daniele Menozzi et Renato Moro (dir.), *Cattolicesimo e totalitarismo. Chiese e culture religiose tra le due guerre mondiali (Italia, Spagna, Francia)*, Brescia, Morcelliana, 2004, p. 311-371.

26. Maurice Vaussard, *Avènement d'une dictature. L'Italie entre la guerre et le fascisme, 1915-1925*, Paris, Hachette, 1971, p. 77.

27. Frédéric Le Moal, « La France et l'Italie, deux visions de la civilisation et du système international européen ? 1870-1914 », *Revue d'histoire diplomatique*, n° 4, 2008, p. 379-397. À la même époque que la publication du *Nouveau siècle*, en Italie aussi la propagande intensifie la promotion de la latinité et la mission impériale de la nouvelle Rome fasciste, idéalement alliée au Vatican : Rosario Gennaro, « L'imperialismo spirituale negli esordi della rivista "Augustea" (1925-1927) », *Incontri*, vol. 27, n° 2, 2012, p. 43-44.

28. Il n'est pas sans importance de rappeler ici que la première – et longue – partie du premier discours de Mussolini est consacré au problème du Haut-Adige et du pangermanisme. Benito Mussolini, « Il primo discorso alla Camera dei deputati », art. cit., p. 432-435.

29. Georges Valois et Georges Coquelle, *Intelligence et production. La nouvelle organisation économique de la France*, Paris, La Nouvelle Librairie Nationale, 1920, p. 39-40. En 1926, ces idées sont popularisées par un proche du Faisceau : Camille Aymard, *Bolchevisme ou fascisme ?... Français, il faut choisir !*, Paris, Flammarion, 1926.

30. Georges Valois, *L'homme qui vient. Philosophie de l'autorité* (1906), dans *L'œuvre de Georges Valois*, vol. I, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1923, p. 9.

31. *Ibid.*, p. 9-10.

32. Georges Valois, « La Horde et les Légions », *NS*, 26 février 1925.

33. Georges Valois, « Légionnaires », *NS*, 2 avril 1925.

34. Georges Valois, « Ce que nous sommes », *NS*, 7 décembre 1925.

35. Valois n'a jamais caché son admiration pour le productivisme et la « fièvre de création » de Louis XIV, de Colbert, des saint-simoniens, des proudhoniens etc. Aussi, « chacun voit bien que ce n'est pas un programme conservateur que nous proposons là. Le programme fasciste est essentiellement créateur ». Georges Valois, « L'équipe des grands producteurs », *NS*, 21 mars 1926. Voir aussi « Pour la souveraineté nationale », *NS*, 29 juin 1926 ; « Notre République », *NS*, 20 mars 1927. Hubert Bourgin, Jacques Debû-Bridel, Pierre Winter et Paul-Charles Biver étaient les plus utopistes de ses collaborateurs. Par exemple, Hubert Bourgin, « La littérature du travail », *NS*, 1^{er} mai 1927. Le court article d'Hubert Bourgin, « Technique et techniques », paru en

mars 1927, est un condensé des idées technocratiques qui avaient cours au sein du Faisceau : « La technique n'est pas tout. Elle ne supplée ni à la science, ni à l'art, ni au jugement, ni à l'imagination. Mais sans elle, aucune de ces forces n'est capable de réaliser juste, économiquement, avec la virtuosité qui s'impose et l'efficacité qui se fait imiter. [...] Politique sans technique n'est qu'idéologie. Sans technique un système de gouvernement n'est qu'une amulette ou un piédestal à discours ». Hubert Bourgin, « Technique et techniques », *NS*, 17 avril 1927. Cette orientation abondanciste et progressiste survit au Faisceau à travers la nouvelle expérience politique valoisienne du Nouvel Âge : Olivier Dard, « Le Nouvel Âge de Georges Valois », dans *id.* (dir.), *Georges Valois, itinéraire et réceptions*, op. cit., p. 69-88. Valois, dans les années 1930, continue de défendre une économie distributive et rationnelle mais rejette toute « technocratie » : *Guerre ou blocus économique. Racisme contre humanisme*, Paris, Liberté, 1939, p. 232.

36. Albert Jullien, « Une heure avec M. Mussolini au Palais Chigi », *Le petit Parisien*, 27 février 1926.

37. Benito Mussolini, « Blocco latino. Italia e Francia », *Il Popolo d'Italia*, n° 334, 3 décembre 1918, dans Edoardo et Duilio Susmel (dir.), *Opera omnia di Benito Mussolini*, vol. XII, Florence, La Fenice, 1953, p. 42-43 : l'allusion au « Blocco » n'est guère développée, il s'agit surtout pour Mussolini d'en appeler à « *cementare il blocco delle due maggiori nazioni latine* » pour affirmer les revendications irrédentistes italiennes et contrer les prétentions « *imperialistiche* » yougoslaves ; voir aussi Benito Mussolini, « Dal Reno al Brennero. "Blocco latino" », *Il Popolo d'Italia*, n° 43, 12 février 1919, dans *ibid.*, p. 219-221 : l'orientation géopolitique est ici plus fortement antigermanique ; Mussolini conclut en écrivant que « *Il "blocco latino" non è una costruzione politica o un postulato ideale : è, secondo noi, una necessità per l'oggi e anche per il domani* » (*ibid.*, p. 221). Quelques mois plus tard, supposant que l'Italie et la France ne parviennent pas à s'allier et que l'Union soviétique s'effondre au profit d'une domination mondiale anglo-américaine, il s'interroge : « *Ci sarà più un piccolo posto per noi - latini - in questo enorme accaparramento del mondo, perpetrato dagli anglo-americani ?* », Benito Mussolini, « Ideali e affari », *Il Popolo d'Italia*, n° 108, 20 avril 1919, dans Edoardo et Duilio Susmel (dir.), *Opera omnia di Benito Mussolini*, vol. XIII, Florence, La Fenice, 1954, p. 71. Nous verrons que l'idée du « bloc latin » est encore opérante en 1927.

38. Rédigé en mai, un opuscule synthétisant la doctrine du Faisceau ne se préoccupe que de questions intérieures et, en matière de politique étrangère, reste très vague, se contentant d'énoncer que « la France doit occuper, par son passé et sa récente victoire, une très grande place dans le monde », tout en précisant que « le Faisceau n'entend entraver le juste développement d'aucune nation sur cette terre ». Maurice de Barral, *Dialogues sur le Faisceau. Ses origines. Sa doctrine*, Paris, Éditions du Faisceau, 1926, p. 19.

39. Georges Valois, « Caractère universel du fascisme », *NS*, 28 avril 1926.

40. *Ibid.*

41. *Ibid.*

42. Georges Valois, « Pour la souveraineté nationale », *NS*, 29 juin 1926.

43. Georges Valois, « Les millions des Combattants et des Producteurs contre les milliards de la finance internationale », *NS*, 10 octobre 1926.

44. Georges Valois, « Les accords de Washington et l'avenir de l'Europe », *NS*, 13 octobre 1926. Kenneth Mouré, *The Gold Standard Illusion : France, Bank of France, and the International Gold Standard, 1914-1939*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 105-106.

45. Valois s'était déjà rendu en Italie en 1924, au sein d'une délégation de l'Action française, et avait été le membre le plus profondément marqué par sa découverte de la réalité fasciste. Il avait alors pour guide Kurt Erich Suckert (mieux connu, un an plus tard, sous le pseudonyme de Malaparte). Christophe Poupault, *À l'ombre des faisceaux...*, op. cit., p. 203-205. De ces deux voyages, Valois rapporte avoir constaté en Italie deux tendances au sein du fascisme, l'une nationaliste et belliqueuse, et l'autre plus réaliste et favorable à un rapprochement franco-italien ; c'est à cela

qu'il s'attachera par sa campagne pour la paix européenne et le Bloc latin : Georges Valois, « À bas la guerre ! », *NS*, 23 novembre 1926. Il est probable que la conception similaire qu'avaient Malaparte et Valois de l'action syndicale par le biais de représentations corporatives rapproche ces deux auteurs, tous deux fermement opposés à la constitution d'un syndicalisme national et « *rossoniano* ». Ce syndicalisme des métiers sous-tend l'architecture du pouvoir caméral défini par Valois : une chambre des métiers (les « États généraux ») face à un État indépendant. Voir la présentation que Malaparte fait de Valois lorsque ce dernier serait entré dans le bureau du Duce, lors de la visite du 10 janvier 1924 : Didier Musiedlak, « L'Italie fasciste et Georges Valois », dans Olivier Dard (dir.), *Georges Valois, itinéraire et réceptions*, op. cit., p. 207.

46. Georges Valois, « Les millions des Combattants et des Producteurs contre les milliards de la finance internationale », art. cit. Dans « Les complices de Finaly, de Toeplitz, d'Anatole de Monzie », *NS*, 12 novembre 1926, il critique ouvertement la politique financière du fascisme, qui a réévalué sa monnaie et refusé de la stabiliser sur l'or. Ce point est essentiel car c'est l'une des raisons de son voyage en Italie : convaincre techniquement le gouvernement italien des risques de sa politique d'une monnaie volatile et soumise aux taux d'intérêt de banques américaines.

47. Georges Valois, « Des accords de Washington au rapprochement franco-allemand », *NS*, 15 octobre 1926.

48. À l'intersection entre Valois et Mussolini, on peut supposer une influence sur le premier des théories nationalistes tardives d'Enrico Corradini : Enrico Corradini, « Italy And The League Of Nations », *National Review*, vol. 82, septembre 1923 - février 1924, p. 845-852. Ce dernier est d'ailleurs explicitement cité dans Georges Valois, *Le fascisme*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1927, p. 11-12.

49. Georges Valois, « Une politique continentale pour la pacification de l'Europe », *NS*, 16 octobre 1926

50. *Ibid.*

51. Georges Valois, « L'Italie et la stabilisation de l'Europe », *NS*, 17 octobre 1926.

52. *Ibid.*

53. Néanmoins, Valois demeurant fermement nationaliste, cette unité de civilisation et cette paix transfrontalières ne peuvent être envisagées en-dehors d'un cadre national et s'apparenteraient à une « coalition des patries » ou « assemblée des nations ». La paix elle-même serait une paix armée. Georges Valois, *Le cheval de Troie. Réflexions sur la philosophie et sur la conduite de la guerre*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1918, p. 299-300.

54. Georges Valois, *L'homme qui vient...*, op. cit., p. 246.

55. Georges Valois, « La nouvelle Europe et le Nouveau Monde », *NS*, 26 octobre 1926.

56. François Coty, « Une politique d'union latine. Il faut aborder le problème franco-italien », *Le Figaro*, 29 octobre 1926.

57. Coty dénonce encore « des forces ennemies ou rivales » œuvrant contre les pays latins, et, paraphrasant Valois, il les appelle à se rassembler dans un « bloc latin » autour de la France et de l'Italie : « Alors, dans la paix et dans le travail, le bloc latin rivaliserait avec le bloc anglo-saxon pour féconder le bloc terrestre et pour accroître le bien-être universel. La tyrannie de l'or s'écroulerait enfin ; les principes de justice et de fraternité prévaudraient, par le seul fait que cent cinquante millions d'êtres humains auraient une seule âme : la Latinité ». François Coty, « Pour l'union latine », *Le Figaro*, 18 novembre 1926.

58. Georges Valois, « Compte rendu sténographique des discours », *NS*, 7 novembre 1926.

59. Sur la propagande latine en Belgique : Geneviève Duchenne, « Un bloc latin ? Ou de l'importance d'unir la Belgique, la France et l'Italie dans les années 1920 », dans Michel Dumoulin (dir.), *Italie et Belgique en Europe depuis 1918. Italië en België in Europe sedert 1918*, Bruxelles-Rome, IHBR-BHIR, 2008, p. 19-46. Sur l'influence de Valois sur les débats européens en Belgique au début des années 1930 : Geneviève Duchenne, « Georges Valois, l'Europe et la Belgique (1930-1933) », dans Olivier Dard (dir.), *Georges Valois, itinéraire et réceptions*, op. cit.,

p. 129-137. Dès le début des années 1920, Valois participe à la revue belge *La Revue Latine*. Duchenne cite par exemple : Georges Valois, « La lèpre européenne », *La revue latine*, t. VI, n° 40, octobre 1922, p. 330-336.

60. Georges Valois, « Compte rendu sténographique des discours », art. cit.

61. Charles Maurras, *L'Action française*, 5 novembre 1926. Sur les jugements contrastés de Maurras sur la diplomatie italienne, avant et durant le fascisme : Frédéric Le Moal, « Maurras et l'Italie, heurs et malheurs d'une nécessaire amitié », dans Georges-Henri Soutou et Martin Motte (dir.), *Entre la vieille Europe et la seule France. Charles Maurras, la politique extérieure et la défense nationale*, Paris, Economica, 2010, p. 206-222. Cet article ne prend toutefois pas en examen la période charnière 1924-1933.

62. Georges Valois, « Alliés inattendus de la finance internationale », *NS*, 6 novembre 1926.

63. Pierre Milza, « Georges Valois et l'Italie », dans Enrico Decleva et Pierre Milza (dir.), *La Francia e l'Italia negli anni venti : tra politica e cultura*, Milan, Franco Angeli-ISPI, 1996, p. 186-188. Je remercie Jérémy Guedj de m'avoir signalé cet article méconnu, pourtant essentiel pour notre propos.

64. Georges Valois, « Le fascisme français et le fascisme italien », *NS*, 7 novembre 1926.

65. Georges Valois, « La Finance internationale, la Franc-Maçonnerie, l'Action française et le Fascisme », *NS*, 9 novembre 1926.

66. Georges Valois, « À bas la guerre ! », *NS*, 23 novembre 1926.

67. Georges Valois, « Moscou-Shanghaï et Paris-Rome », *NS*, 27 mars 1927. Jacques Arthuys lui emboîte le pas dans le numéro suivant en écrivant un article appelant à la mission de la France pour prendre la tête de l'Europe et défendre la civilisation face au péril rouge à travers une « Révolution nationale », un renouvellement des élites et un effort créateur. Jacques Arthuys, « La Révolution nationale et le salut de l'Europe », *NS*, 3 avril 1927.

68. Jacques Roujon, « Politiques internationales et supranationales. Pour la constitution d'un Bloc Latin », *NS*, 1^{er} mai 1927 ; René Johannet, « Qu'est-ce que l'Europe », *NS*, 12 décembre 1926 ; « Les nations latines et la colonisation de la Méditerranée », *NS*, 9 janvier 1927. Voir aussi, J. B., « Vers l'union latine », 1, *NS*, 3 avril 1927 ; « Vers l'union latine », 2, *NS*, 24 juillet 1927.

69. Édouard Helsey, « Mussolini le silencieux », *Le journal*, 16 mars 1927.

70. Édouard Helsey, « L'entente franco-italienne », *Le journal*, 26 mars 1927.

71. Exception faite de l'article susmentionné, publié en juillet 1927. Autant le chapitre conclusif de son opuscule *Le fascisme* affiche clairement l'eupéisme de son auteur et son aspiration à une paix mondiale, autant ce même chapitre brille paradoxalement par l'absence notable de toute référence à un « Bloc latin » comme prélude à ce nouvel ordre international. Cf. Georges Valois, *Le fascisme*, op. cit., p. 93-107.

72. Charles Albert, « À propos d'un article qui fait scandale et pour que le scandale continue », *La volonté*, 9 juin 1927, reproduit dans Charles Albert, Joseph Paul-Boncour, Georges Bonnet et al., *L'avenir de la République*, Paris, Valois, 1927, p. 77. Ces appels à la paix et la condamnation de tout impérialisme sont récurrents dans les pages du *NS* tout au long de l'année 1927, dans la ligne des idées pacifistes et eupéistes naissant autour du Bloc latin. On lira par exemple Georges Valois, « Vétéran ou organisateur du futur ? », *NS*, 24 avril 1927.

73. Georges Valois, « La France ou l'ordre », *NS*, 15 mai 1927.

74. Cet entretien est repris dans Georges Valois-Robert Fabre-Luce, « Le Fascisme et l'avenir de l'Europe », *NS*, 3 juillet 1927.

75. C'est aussi la conclusion de Pierre Milza, « Georges Valois et l'Italie », art. cit., p. 182-183.

76. Georges Valois, « Les nations. Laboratoires politiques et sociaux de l'humanité », *NS*, 28 janvier 1926.

77. La célèbre enquête de Maurice Vaussard sur le nationalisme en serait en quelque sorte l'amorce : Maurice Vaussard, *Enquête sur le nationalisme*, Paris, Spes, s. d. (1924). Vaussard et Valois se fréquentaient, ce dernier publiant même aux éditions de la Librairie Valois son célèbre

essai *Sur la nouvelle Italie* (1928) ; essai qui, étrangement, ne fait aucune mention de la latinité. Sur Vaussard et l'émergence de la figure de l'intellectuel catholique hostile au nationalisme : Pierre Colin (dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 1920*, Paris, Cerf, 1997 ; Ilaria Biagioli, « Maurice Vaussard, un cristiano contro l' "eresia" nazionalista », dans Daniele Menozzi et Renato Moro (dir.), *Cattolicesimo e totalitarismo*, op. cit., p. 223-243. Très présentes aux débuts du *Nouveau siècle*, les références catholiques valoisiennes s'étiolent au fil des ans, pour disparaître tout à fait.

78. Georges Valois, « Au milieu des bidons de pétrole », *NS*, 18 septembre 1927. Cette paix est vitale dans le nouveau programme du Faisceau, d'où la publicité qui est faite aux idéaux pacifistes, notamment, au Congrès pacifiste international de Würzburg.

79. Georges Valois, « Au milieu de l'agitation mondiale le Faisceau joue la carte du travail et de la paix », *NS*, 4 septembre 1927.

80. Georges Valois, « Par la guerre ou par le travail », *NS*, 11 septembre 1927. Dans cet article, le sorélien Valois insiste sur la vigueur de la mystique politique soviétique, « la plus grande mystique qui soit au monde, comme mystique agissante dans ce cas. Et cette mystique lui donne un ascendant incontestable sur une grande partie de l'Asie, et sur de grandes portions de la classe ouvrière en Europe. Dans le cas d'une guerre, cette mystique mobiliserait ces peuples, ces classes contre l'Europe » ; pour riposter à la Russie, Valois imagine une mystique du « travail » et un « ordre nouveau » basés sur le progrès technique.

81. Benito Mussolini, « Italia e Francia », déclaration au correspondant de la *Dépêche tunisienne*, autour du 10 décembre 1927, reprise dans *Il Popolo d'Italia*, 13 décembre 1927, dans Edoardo et Duilio Susmel (dir.), *Opera omnia di Benito Mussolini*, vol. xxiii, Florence, La Fenice, 1957, p. 73-74.

82. Georges Valois, *Guerre ou révolution*, Paris, Librairie Valois, 1931, p. 208. Sur la nécessité de bâtir des élites : Georges Valois, « La semaine du voyageur », *NS*, 28 août 1927.

83. Georges Valois, *Prométhée vainqueur*, op. cit., p. 28-29, 48-60. Le philofasciste Camille Aymard avait lui-même formulé des analyses similaires, en insistant sur l'intention de Londres de diviser durablement la France et l'Italie dès les conquêtes coloniales de la fin du XIX^e siècle : Camille Aymard, *Le drame de la Méditerranée*, Paris, Baudinière, 1938, p. 106-109, 150-152, 163 sq.

84. Georges Valois, *Prométhée vainqueur*, op. cit., p. 66-67.

85. *Ibid.*, p. 80-89.

86. Enrica Costa Bona, *Dalla guerra alla pace. Italia-Francia 1940-1947*, Milan, F. Angeli, 1995, p. 61-62

87. Loris Zanatta, « Perón e il miraggio del Blocco latino. Di come la guerra fredda allargò l'Atlantico Sud », *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 63, n° 2, 2006, p. 109-140.

RÉSUMÉS

Georges Valois (1878-1945) fait partie des penseurs politiques parmi les plus originaux du XX^e siècle. Lorsqu'il fonde *Le Nouveau Siècle* en février 1925 (hebdomadaire, puis quotidien), il rompt avec l'Action française, dont il était l'une des figures dirigeantes, et fonde le Faisceau, un mouvement d'inspiration fasciste qui s'éteint en 1928 lorsqu'il rompt avec les droites en évoluant vers des positions socialistes puis libertaires. L'idée de latinité, qu'il emprunte à Maurras tout en dépassant son orientation antigermainique initiale, est un au cœur de la campagne pour le Bloc latin, ou « Blocco latino », que lance *Le Nouveau Siècle* en octobre 1926. Il s'agit de fédérer tous les pays de l'aire latine, alors sous la coupe de régimes autoritaires ou du moins fortement tentés par

le fascisme, afin de les ériger non seulement contre l'Allemagne mais aussi contre l'américanisme grandissant. L'année suivante, l'élargissement du « bloc latin » au « bloc européen » amorce la conversion de Valois au fédéralisme européen, qui sera central dans *Guerre ou révolution* (1931), authentique utopie politique et pacifiste.

Georges Valois (1878-1945) is one of the most original political thinkers of the twentieth century. When he founded *Le Nouveau Siècle* in February 1925 (a weekly newspaper at first, then a national daily) he broke away from the Action française movement, of which he was one of the leaders, to launch the “Faisceau”. This fascist-inspired movement was dissolved in 1928 when Valois cut loose from the right wing by adopting socialist and later libertarian positions. The idea of a Latin identity –which Valois borrowed from Maurras while outgrowing this author's initial anti-German leanings– was at the heart of the campaign for the Latin Bloc (“Blocco latino”) inaugurated by *Le Nouveau Siècle* in October 1926. Its objective was to federate all the countries in the Latin area, which were at the time under the control of authoritarian regimes or at least strongly tempted by fascism, in order to set them not only against Germany but also against Europe's growing Americanism. On the following year, with the expansion of the “Latin Bloc” into a “European Bloc”, Valois became converted to European federalism, a concept that was to play a central part in his book *Guerre ou révolution* (1931) where he presented a genuine political and pacifist utopia.

INDEX

Keywords : Georges Valois, Le Nouveau Siècle, French fascism, fascism, France, Italy, Georges Sorel, Benito Mussolini, Latin identity, Bloc latin, Blocco latino, AF, Action française, Maurras, Europe, Germany, Marinetti, René Johannet

Mots-clés : Georges Valois, Le Nouveau Siècle, fascisme français, fascisme, France, Italie, Georges Sorel, Benito Mussolini, latinité, Bloc latin, Blocco latino, AF, Action française, Maurras, Europe, Allemagne, Marinetti, René Johannet

AUTEUR

EMMANUEL MATTIATO

Emmanuel Mattiato est maître de conférences à l'Université Savoie Mont Blanc et enseigne la civilisation et la littérature italiennes. Ses recherches portent sur les interactions entre politique et littérature et sur les échanges franco-italiens dans l'entre-deux-guerres. Il a publié des articles entre autres sur Malaparte, Buzzati, Aniante, Marinetti, Revelli, Sorel. Il a récemment codirigé *Cosmopolitisme et réaction : le triangle France-Allemagne-Italie dans l'entre-deux-guerres* (avec U. Lemke et M. Lucarelli, Université de Savoie, 2014), *Voyager dans les États autoritaires et totalitaires de l'Europe de l'entre-deux-guerres. Confrontations aux régimes, perceptions et comparaisons* (avec O. Dard, C. Poupault et F. Sallée, Université de Savoie, 2017) et le numéro monographique « Malaparte, témoin et visionnaire » des *Cahiers d'études italiennes* (n° 24, 2017). Enfin, avec Maurizio Serra, il a supervisé l'édition révisée et annotée du *Journal politique, 1937-1943* de Galeazzo Ciano (Perrin, 2015). Il prépare un ouvrage critique sur l'œuvre politique et littéraire de Curzio Malaparte dans l'entre-deux-guerres.